

Jorge Fernández-Santos Ortis-Iribas : Juan Caramuel y la probable arquitectura. Madrid, Cento de Estudios Europa Hispanica, 2014. 591 p., 114 ill.

C'est peu de dire que l'histoire de l'architecture espagnole des temps modernes est mal connue en France. L'ouvrage de Jorge Fernández-Santos Ortis-Iribas vient opportunément rappeler combien furent vivantes et originales non seulement la construction, mais aussi la pensée architecturale dans la Péninsule ibérique à la fin de la Renaissance et pendant le XVII^e siècle. Juan Caramuel y Lobkowitz, objet de la monographie, est parfaitement représentatif de cette effervescence intellectuelle qui concerne de fait toute l'Europe. Caramuel, « amateur » dilettante comme beaucoup de ses contemporains, était homme d'Eglise, formé à Alcalá de Henares, entré dans l'ordre cistercien au monastère de la Santa Espina près de Medina di Rioseco; il étudia aussi à Orense et à Salamanque, avant de soutenir son doctorat à Louvain où il enseigna par la suite. Il parcourut toute l'Europe, de l'Écosse où il fut abbé de Melrose, à Vigevano en Lombardie, dont il fut évêque et dont il dessina la façade de la cathédrale, en passant par Rome, Naples, Vienne et Prague. Auteur de nombreux ouvrages de théologie, de philosophie, de mathématique, il intéresse l'histoire de l'architecture par *L'Architectura civil, recta y obliqua considerada y dibujada en el templo de Ierusalem (sic)* publiée à Vigevano en 1678, somme impressionnante de toutes les connaissances nécessaires à un architecte, comprenant, outre l'art de bâtir proprement dit, la littérature biblique, les lettres en général, les mathématiques et la géométrie, illustrée de 163 gravures sur cuivres.

Caramuel pose au centre du débat le problème de la spécificité de l'architecture espagnole après le règne de Philippe II, et notamment dans celui

de son rapport à une architecture divine, qui cherche à trouver dans les Textes saints, le *Temple de Jérusalem*, ses sources d'inspiration. De fait, malgré la publication précoce en 1526 des *Medidas del Romano* de Diego de Sagredo, premier traité d'architecture à voir le jour hors d'Italie, il a manqué à l'Espagne des intellectuels dignes de ce nom qui auraient pu théoriser les recherches menées autour des chantiers de la *Reconquista* et surtout de l'Escorial, et Caramuel s'attache à pallier cette faiblesse. Jorge Fernández-Santos replace l'effort théorique du moine cistercien au sein de l'histoire architecturale de la Péninsule, montrant comment sa doctrine s'articule avec les recherches menées autour de la question du Temple de Jérusalem par Juan Bautista Villalpando et Jeronimo de Prado (*In Ezechielem explanationes et Apparatus Urbis ac Templi Hierosolymitani*, Rome, 1595-1606) et le frère Juan Andrés Ricci de Guevara dans son traité manuscrit (*La pintura sabia*, vers 1660), sans compter les expériences concrètes sur l'ordre « salomonique » représenté par les colonnes torsées extrêmement fréquentes en Espagne à partir du XVII^e siècle.

L'étude s'ouvre par une première partie consacrée à la formation et au parcours européen de Caramuel et à son long séjour italien : toutes ces étapes biographiques ont en effet contribué à déterminer une culture à la fois enracinée dans la tradition espagnole et déterminée par un certain cosmopolitisme. La seconde partie s'attache à relier cette culture aux problématiques spécifiques du chantier de l'Escorial et aux aspirations à la redécouverte d'une architecture « salomonique », sous ses diverses formes. La troisième et dernière partie met en lumière la nouveauté et la richesse de la pensée de Caramuel; l'ensemble est complété par de riches et utiles annexes, bibliographie et index.

L'apport le plus original de Caramuel consiste en la distinction entre l'« arquitectura recta », c'est-à-dire l'architecture perpendiculaire telle qu'elle est théorisée dans l'ensemble des publications italiennes précédentes, à laquelle il consacre les cinq premiers traités du tome II de son ouvrage, et l'« arquitectura obliqua », objet du traité 6. Il s'agit ici de toutes les déformations imposées aux

formes architecturales, élévations et détails d'ornement, soit par les nécessités de la perspective, soit par celle des situations particulières des édifices ou parties d'édifices bâtis sur des sols pentus, ce qui, du moins en France et en Espagne, amène les architectes à dessiner entre autres des bases et des chapiteaux rampants : cette capacité liée selon Philibert De l'Orme à la maîtrise de l'art du trait, est dans son optique l'une des manifestations de la supériorité des Français sur les Italiens. Mais dans celle de Caramuel, il s'agit aussi d'intégrer les jeux formels créés par le Baroque italien, Bernin en particulier, auquel Jorge Fernández-Santos Ortis-Iribas consacre un chapitre particulier.

L'ouvrage est extrêmement intéressant, non seulement parce qu'il met en lumière tout un pan de l'histoire de l'architecture espagnole, mais aussi parce qu'il incite à des parallèles très féconds avec la France. Quelques allusions faites par l'auteur à De l'Orme ou à Fréart de Chambray mériteraient de ce point de vue d'être développées (la symétrie des démarches de Fréart de Chambray et de Ricci et Caramuel est passionnante), ainsi que la référence à *L'Architecture harmonique* de René Ouvrard, citée ici de seconde main et avec l'orthographe erronée « Ouvrand » (p. 295). Tournés vers un même but, celui de l'affirmation d'une architecture nationale, les Français tendent vers une simplification du langage architectural, alors que les Espagnols aspirent à une esthétique plus riche et ornée, d'inspiration prétendument biblique. Mais ce qui fait la différence, et sans doute explique le développement plus large de la théorie française, est la nature du pouvoir et de sa relation à l'architecture : quand l'Espagne peine à se libérer de la quasi-théocratie imposée par Philippe II, la France de Louis XIV, grâce à Colbert, met l'art de bâtir au service d'un projet national plus nettement laïc.

Yves Pauwels